

Dorothy Allison en entretien exclusif : "les féministes ont profondément changé la société", par Marie Kirschen, *Les Inrocks*, 8 juillet 2022



© Dorothy Allison

Rencontre avec l'écrivaine américaine Dorothy Allison. Lesbienne, féministe et révolutionnaire, l'autrice de "Trash" et "L'Histoire de Bone", dont les essais ont été réédités récemment, nous raconte son parcours d'activiste et évoque la difficulté de l'écriture autobiographique. Elle réagit pour nous aux dernières décisions de la Cour suprême et à la fin de l'arrêt Roe V. Wade qui protégeait le droit à l'avortement.

"*Si seulement le monde pouvait être un peu plus calme et me laisser travailler !*". En cette matinée de juillet, Dorothy Allison peste contre la période tendue qu'elle est en train de vivre. À la crise politique actuelle (on pense en particulier aux extrémistes religieux qui viennent d'obtenir la fin du fameux arrêt Roe v. Wade qui légalisait l'IVG sur tout le territoire américain) s'ajoutent des soucis familiaux et de santé. Cette native de Caroline du Sud vient de subir une opération des yeux. Pendant plusieurs mois, celle dont toute la vie a été construite autour des livres n'a pu lire qu'avec une énorme loupe. "*J'ai cru que j'allais devenir dingue !*", s'exclame-t-elle en mimant la loupe à la main, lors d'un Zoom depuis la Californie, où elle vit désormais avec sa compagne et son fils. Sa vue va un peu mieux, mais pas autant qu'elle l'aurait espéré. Alors son roman actuellement en cours d'écriture attendra encore un peu. "*Dans ces moments de crise, tout le reste passe en stand by*".

Si un nouveau livre d'Allison ne risque pas d'atterrir tout de suite sur les rayons des librairies outre-Manche, la situation est un peu différente en France, où on la redécouvre depuis quelques années. La maison d'édition Cambourakis s'est lancée dans la publication de ses essais, tout d'abord avec *Peau* en 2015 (d'abord publié en français en 1999, mais introuvable depuis longtemps), puis en faisant traduire les inédits *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, en 2021, puis *Trash* en février dernier. Les éditions Hystériques et associé·es sont, elles, en train de travailler à la traduction de ses poèmes. Dans tous ces textes, Allison raconte les prolos du Sud des États-Unis, les histoires de sa famille "désespérément pauvre", les scones au babeurre et la violence aussi. Inspiré de sa propre vie, son premier roman, *L'histoire de Bone*, racontait celle d'une petite fille de cinq ans, violée et battue par son beau-père. On trouve forcément dans les mots de Dorothy Allison une forme puissante de révolte – et une passion pour l'activisme féministe dans lequel elle a plongé avec joie alors qu'elle était étudiante. La colère se fait moteur. Lors de notre entretien, il y a donc eu beaucoup de "fucks" énervés et de "sons of bitches". À 63 ans, Dorothy Allison n'est pas toujours du genre à avoir la langue dans sa poche.

Sur votre site internet, la première chose que l'on voit est cette citation : "Comprenez-moi. Je suis ici pour vous raconter des histoires que vous n'avez peut-être pas envie d'entendre". Vous avez eu l'impression, au cours de votre carrière, qu'on ne voulait pas écouter ce que vous aviez à dire ?

Oh oui ! En particulier quand j'étais jeune. Je peux même vous dire qu'à un moment, j'ai eu peur que certains me tuent. C'était une vraie possibilité parce que... je suis une révolutionnaire, sweetheart. Lorsque j'ai eu la vingtaine puis la trentaine, les combats que j'ai menés, notamment pour le droit à l'avortement, ont été très durs, très brutaux. J'ai été élevée dans la religion baptiste, ce qui veut dire que j'ai essayé très fort de ne pas ressentir de la haine. Mais j'ai vu tant de gens détruits par une classe supérieure qui

regarde avec mépris tous ceux qui ne sont pas de sa tribu... À travers toutes les actions militantes que j'ai organisées au cours de ma vie, j'ai été amenée à travailler avec les classes "légitimes" : des sénateurs, des députés, des maires. Ça a été terrible de les regarder dans les yeux et de réaliser qu'ils ne nous voyaient que comme des animaux. Quand j'étais plus jeune, ma mère était terrifiée car elle pensait que j'allais devenir communiste et que j'allais être arrêtée ! Elle n'avait pas tort, même si j'ai ma propre version du communisme...

Vous êtes devenue une écrivaine reconnue, traduite à l'étranger, ayant reçu des prix littéraires. Avez-vous l'impression, au final, d'avoir été entendue ?

De certaines manières, oui. Quand tu écris, tu as l'espoir que le travail que tu réalises ait un impact. Mais, en réalité, tu ne sais jamais complètement ce qui peut se passer de l'autre côté de la conversation. Et puis, quand tu vieillis, tu observes aussi cette dynamique que je connais bien : les jeunes ne font pas vraiment attention à toi. Parce que la révolution a toujours été une affaire de jeunes, n'est-ce pas ? (rires).

La colère se retrouve un peu partout au fil de vos écrits. Quel rôle y joue-t-elle ?

Je suis née et j'ai été élevée dans un milieu très pauvre, fille d'une serveuse et d'un conducteur de camion. J'ai connu la violence physique alors que j'étais enfant et cela a grandement façonné mon engagement politique. Mon beau-père aimait ma mère, ça je n'en ai aucun doute, mais dans sa vision de l'amour, il était parfaitement acceptable de la torturer en frappant ses enfants – ou en les violant. Plus tard, quand je me suis mise à écrire, j'ai produit deux types d'histoires et de poèmes : ceux qui aspiraient à des choses meilleures, et ceux qui étaient de la rage pure. Mon premier livre, *Trash*, qui est sorti en 1988, est le fruit de toute cette rage, dont j'avais fait des histoires. Ce qui veut dire que peu de gens écrivent comme j'écris, moi. Quand tu connais intimement la violence, c'est facile d'écrire sur le sujet. Mais tu dois être déterminée et courageuse pour retourner à cet endroit. C'est effrayant de dire au monde entier que tu as été violée à 5 ans. Cette scène dans *L'Histoire de Bone*, où la petite fille est dans la voiture avec son beau-père, et qu'il lui fait des attouchements alors que la mère est à l'hôpital en train de perdre son bébé, c'est réellement ce qui s'est passé. L'écrire m'a presque rendue folle car je devais me nourrir de mes souvenirs pour composer la version fictionnalisée de ce qu'il s'était passé. Le résultat n'est pas une autobiographie, c'est quelque chose d'autre, qui transforme les horreurs que tu as vécues en un objet qui peut atteindre les autres et faire une différence. C'est un entraînement sans pitié pour les écrivain·es. Cela peut t'esquinter, mais te met aussi dans une position où tu peux produire quelque chose qui te survivra. Et puis il vaut mieux laisser sortir ces histoires plutôt qu'elles ne te tuent. Car elles en ont le pouvoir.

Vous avez écrit sur la question de l'inceste, à une époque où très peu de monde osait aborder le sujet. Aujourd'hui, #MeToo a radicalement changé la donne. Quel regard portez-vous sur ce mouvement ?

Je suis ravie. J'avais l'espoir que cela arrive un jour... et ça a pris vraiment beaucoup de temps ! Mais ce qui me gêne, c'est que nous parlons beaucoup d'activisme à un niveau personnel alors que nous devrions parler de mobilisations politiques...

Vous insistez toujours beaucoup sur l'importance des mobilisations militantes. Comment êtes-vous arrivée à l'activisme ?

J'ai grandi au sein de la classe ouvrière, en Caroline du Sud. Autour de moi, il n'y avait aucune activité politique. Il y avait juste l'église, et c'est tout – l'église Baptiste en plus, ce qui n'est vraiment pas une bonne chose ! À la toute fin des années 1960, j'ai pu aller à la fac en Floride, parce que j'avais gagné des bourses. Et là, par contre, tout le monde était pris d'une ferveur révolutionnaire. Nous nous battions contre la guerre au Vietnam, organisions des manifestations... C'est comme ça que j'ai appris à être une révolutionnaire ! Mais dans la plupart des groupes militantes, socialistes, communistes, quand tu étais une femme, ils voulaient que tu cuisines et que tu te taises. Hors de question pour moi, donc j'ai commencé à avoir une réputation de fauteuse de trouble. Puis j'ai rencontré d'autres fauteuses de trouble : bien sûr, c'était toutes des femmes, et les trois-quarts étaient lesbiennes ! (rires)

L'impact qu'ont eu les mouvements féministes dans votre vie irrigue toute votre œuvre. Qu'est-ce que le travail avec ces femmes a changé pour vous ?

J'ai eu la chance de rencontrer des personnes extraordinaires... Le fait de travailler avec – et d'aimer – des femmes qui sont prêtes à risquer leur vie pour faire bouger les choses, cela te transforme. J'ai vu certaines tout perdre : le lien avec leur famille, de l'argent, leur santé, etc., car elles tentaient d'améliorer le monde. Mais qu'elles le fassent malgré tout était absolument "empowering" car cela t'envoyait le message : "toi aussi, tu peux le faire. Et si on est assez nombreuses, on peut vraiment faire la différence !" Je crois qu'on ne réalise pas à quel point ce serait horrible si les féministes n'avaient pas été là. Aussi atroce que soit la situation actuelle, le monde dans lequel j'ai grandi était bien pire. Nous avons profondément changé la société. Et cette évidence devrait nous encourager à continuer de le faire.

Fin juin, la Cour suprême des États-Unis est revenue sur son arrêt qui avait légalisé l'avortement en 1973...

Oui, ce matin je regardais les infos et j'ai pu voir ces fervents chrétiens et chrétiennes qui célébraient la fin de Roe v. Wade. Ces gros cons se réjouissent du fait que des femmes ne vont plus pouvoir avorter, ils pensent qu'ils ont fait quelque chose de merveilleux ! C'est parce qu'ils n'ont pas à regarder dans les yeux une enfant qui est forcée d'accoucher d'un bébé dont elle ne voulait pas. Dans la tête des personnes qui

militent pour des raisons religieuses, tout est justifié. Quand j'avais dans les 25 ans, j'ai travaillé dans un centre à destination des femmes violées à Tallahassee, en Floride. Une femme était tellement opposée à ce que nous faisions qu'elle a mis le feu dans le bâtiment où nous tenions nos réunions. Nous étions en train d'essayer d'éteindre les flammes et elle était là, debout, à nous regarder. Je me souviens de son regard de joie confuse, confuse car elle était elle-même choquée par l'ampleur des destructions qu'elle était en train de causer. Mais elle était heureuse ! Nous, nous essayions de sauver les livres qui étaient dans le bâtiment et qui étaient telles des notes pour le futur de la révolution ! Les quarante années suivantes de ma vie ont été dans cette même dynamique... Il y a toujours une folle ou un fou prêt à mettre le feu à tout. Mais il y a aussi des femmes déterminées et têtues, en train de sauver les livres.



© Dorothy Allison

Pour ceux qui souhaitent approfondir l'œuvre de Dorothy Allison, ne manquez pas "[Les Femmes qui me détestent](#)", le premier Dorothy Allison enfin traduit en français, une occasion de découvrir ses écrits marquants.
